

—Vous me semblez aujourd'hui fatigué et même triste, monsieur Antonin, fit-elle avec sympathie. Souffrez-vous?

Une lueur de joie passa dans les yeux mornes de Fargeot.

—Je vous remercie, mademoiselle, répliqua-t-il, je ne souffre pas, mais je suis, en effet, très fatigué. J'ai travaillé ces derniers temps beaucoup et presque chaque nuit.

—C'est un tort, déclara mademoiselle de Champierre, votre santé ne résisterait pas à ce détestable régime. Quel est donc ce travail qui vous absorbe si complètement? Vous écrivez un livre, peut-être?

—Oui, mademoiselle.

—M. de Vaudreuil qui vous a présenté à mon père et qui est, vous le savez, grand amateur des choses de l'esprit, tient en estime l'ouvrage que vous avez déjà publié, une sorte de conte philosophique, je crois; mais il attend de vous plus et mieux encore, il attend de vous... beaucoup, en vérité! il dit—pardonnez-moi de vous rapporter son jugement—continua la jeune fille, que votre cerveau est un merveilleux instrument dont vous n'avez pas encore appris à jouer aussi hardiment qu'il conviendrait. Il vous reproche de manquer d'énergie, de trop douter de vous-même.

—Hélas! mademoiselle, peut-être devra-t-il bientôt m'accuser d'outrecuidance! Cette première oeuvre n'est en effet qu'un essai timide, mais l'autre...

Mademoiselle de Champierre encouragea la confidence:

—L'autre? répéta-t-elle.

—L'autre, reprit Antonin Fargeot d'une voix basse et frémissante, l'autre, ce sera le grand, le suprême effort de ma vie... Il y a des années que je la porte en moi. J'y mettrai tout ce que je sais, tout ce que je pense, tout ce que je rêve! Quand j'y travaille, ma tête s'exalte, s'enflamme comme si j'étais ivre ou fou... et les nuits passent sans que j'en aie conscience... Raillez-moi, si vous voulez, mademoiselle, mais ce livre-là sera un chef-d'oeuvre... ou ne sera pas. Ecrire et publier un livre quelconque, à quoi bon, en vérité?

—Bien loin de vous railler, je vous envie! s'écria ingénument Irène. Etre l'auteur d'un beau livre, exercer par la seule force de la pensée, à travers l'espace et le temps, une action qui peut être heureuse et bénie, sur des milliers d'êtres humains... quelle admirable destinée!

En parlant, la jeune fille s'était à son tour animée; "les plus beaux yeux du monde" brillaient d'un éclat éblouissant.

—Oh! je voudrais pouvoir écrire en ce moment, murmura Antonin Fargeot.

Puis il ajouta très vite:

—J'ai grand besoin d'être encouragé.

—Je suis sûre que vous le serez bientôt par votre oeuvre elle-même et c'est là le meilleur des encouragements, fit mademoiselle de Champierre; mais, si vous ne vous ménagez pas plus, où trouverez-vous la force qui vous est nécessaire pour continuer, pour terminer votre belle tâche?

Antonin Fargeot sourit encore de son sourire triste.

—Je vais vous surprendre beaucoup, mademoiselle, dit-il, car je n'ai point la mine d'un amoureux. Cependant, cette force, cette persévérance,

cette volonté qui ne me sont point naturelles et dont j'ai besoin pour achever mon oeuvre, je les ai trouvées jusqu'à présent, je les trouverai jusqu'à la fin, j'espère, dans une grande tendresse... ou plutôt dans le désir ardent que j'éprouve de me rendre digne, à mes propres yeux, d'une femme, d'une jeune fille... que j'aime.

—A vos yeux... et aux siens, je pense? observa doucement Irène intéressée par cet humble roman.

—Aux siens?... non... ce serait trop beau!

—Pourquoi? N'espérez-vous pas l'épouser?

—L'épouser, moi!... Non, mademoiselle.

—Est-ce donc qu'un obstacle sérieux vous sépare d'elle?

—Un obstacle... oui.

—Mais les obstacles se franchissent... ou se renversent, insinua avec un sourire confiant la jolie chansonnière.

—Pas celui-là.

—Cependant, si vous deveniez très célèbre, par exemple?... Mais je suis peut-être indiscret?

—Indiscret, vous, mademoiselle? Bonne, plutôt, trop bonne...

—Est-ce que ce sont les parents de cette jeune fille qui vous ont refusé sa main? ou elle qui ne vous aime...

Elle s'interrompit, n'osant pas achever de peur d'être cruelle, attirée pourtant par cette histoire vraie, comme par une fiction séduisante qu'elle eût pu lire.

—Elle! ah! Dieu!... jamais la pensée ne m'est venue d'être aimé d'elle... seulement... c'est ma joie, malgré tout de l'aimer... Je ne la vois pas chaque jour, non... mais chaque jour je sais qu'il se pourrait que je la visse... Puis quelquefois, j'entends son pas, son rire, sa voix qui chante... Plus tard, j'espère qu'elle lira mon livre... je ne puis rien espérer de plus... rien.

Il s'arrêta.

—Pas même qu'un jour elle se montrera touchée d'un amour si profond, si fidèle?

Antonin secoua la tête.

—Pas même, répondit-il, car elle ne le comprendrait pas, cet amour dont je vis et je meurs tout ensemble... et peut-être y verrait-elle...

Il hésita:

—...une offense, acheva-t-il.

—Ah! fit mademoiselle de Champierre, tandis qu'une ombre passait sur son front, elle n'est pas...

—Elle n'est pas de ma classe, non mademoiselle, reprit Antonin avec une sorte d'emphase douloureuse. Elle est née, comprenez-vous... moi, je ne le suis pas! Alors, je pourrais devenir aussi célèbre que M. de Voltaire que je continuerais à ne pas exister pour elle... Et elle épouserait sans doute, avec joie ou indifférence, qu'importe! un gentilhomme qui n'aura peut-être jamais eu d'ambition plus haute que d'assister au coucher et au lever du roi et qui considérerait comme un honneur d'y faire métier de laquais... Ainsi est le monde!

—Je vous plains, répliqua mademoiselle de Champierre, les yeux fixés sur le papier de la chanson... mais, reprenons... ou plutôt, non... je suis fatiguée...

Et elle se leva.

Sa voix s'était glacée; son visage s'était fait sérieux, presque sévère.